

Une question de traduction ▶

ترجمة



L'interprète et le conseiller culturel Khalil Hotaki, qui a mis sa vie en danger à d'innombrables reprises pour servir le Canada.
photo : courtoisie de Jess Dutton

Le travail d'interprète et de traducteur dans une mission à l'étranger peut être exigeant. Il faut rendre clairement un large éventail de communications d'une importance cruciale pour la plupart des événements qui s'y produisent. Toutefois, le faire sur fond de conflits meurtriers et dans des cultures complexes décuple la difficulté.

Personne n'est mieux qualifié en ce domaine que Khalil Hotaki, qui travaille depuis ces six dernières années comme interprète et conseiller culturel recruté sur place. Il a d'abord été affecté à la mission du Canada à Kandahar et travaille maintenant à Kaboul.

Khalil, âgé de 34 ans, est né à Kandahar, où son père travaillait comme juge. Alors qu'il n'a que deux ans, les communistes renversent le gouvernement et les Soviétiques envahissent le pays. Son père est alors arrêté. La famille déménage à Kaboul, où le père est libéré de prison six mois plus tard.

Khalil a grandi à Kaboul, où la sécurité se détériorait constamment, en raison de la guerre civile entre les moudjahidines. Enfin, en 1993, à l'arrivée des talibans au pouvoir, la famille s'enfuit au Pakistan. Pendant neuf ans, les Hotaki vivent comme des réfugiés à Peshawar, avant de retourner à Kaboul en 2002.

Ces années de bouleversements ont été préjudiciables à la carrière de Khalil. Il avait espéré étudier le droit, poursuivre les traces de son père, et travailler comme juge ou procureur. Toutefois, il était impossible pour les réfugiés afghans au Pakistan de faire des études supérieures. De retour en Afghanistan, il a mis à profit sa maîtrise de l'anglais, qu'il avait appris comme élève à Kaboul, puis à Peshawar. C'est ainsi qu'il est devenu professeur d'anglais et interprète des deux langues officielles de son pays, le pachoune et le dari. En 2005, lorsqu'il a appris que le Canada recherchait des interprètes, notamment en raison du rôle grandissant des Forces canadiennes et du personnel civil canadien au sein de l'Équipe provinciale de reconstruction de Kandahar (EPRK), il a sauté sur l'occasion.

Comme il était célibataire et qu'il ne vivait pas à Kandahar, il a habité avec les membres de l'EPRK, dans une chambre du complexe du Camp Nathan Smith. De cette façon, il était disponible après les heures normales, notamment pour les patrouilles de nuit.

Khalil a mis à profit sa connaissance approfondie de la culture afghane, acquise sous l'influence de son père, qui avait travaillé dans 13 provinces et avait dû s'adapter aux dynamiques, aux coutumes et aux traditions des tribus et des groupes ethniques qui peuplent le pays. Grâce à cette expertise culturelle, on lui